

LINGUISTIQUE

Daniel BARRETEAU *, Michel DIEU †**

Le tableau de la situation linguistique et sociolinguistique de l'Extrême-Nord du Cameroun est particulièrement complexe. On fera d'abord l'inventaire de la soixantaine de langues parlées dans la région en les regroupant selon leurs affinités génétiques et en précisant leurs aires d'extension (1). On rendra compte ensuite des faits de multilinguisme qui viennent singulièrement nuancer les découpages de la mosaïque des langues premières et apportent les éléments dynamiques — expansion, régression ou disparition de certaines langues — qui expliquent l'évolution en cours et laissent deviner les grands traits de la situation à venir.

Les informations qui fournissent la matière de ce texte et des cartes ont été recueillies au cours d'enquêtes sur le terrain qui ont débuté en 1973, dans le cadre de l'*Atlas linguistique du Cameroun* dont les premiers résultats ont déjà été publiés (DIEU et RENAUD, 1983). Concernant la zone que couvre le présent atlas, on pourra aussi se reporter à D. BARRETEAU, R. BRETON et M. DIEU (1984). Depuis, les enquêtes se sont poursuivies et nous donnons ici un état de la question. Les apports touchent trois domaines : l'inventaire des langues tchadiques s'accroît de trois unités; la classification de la famille tchadique est réaménagée sur la base d'un traitement plus complet des données lexicales; la connaissance de la dynamique des langues se précise : limites des aires d'influence des langues véhiculaires, éléments quantitatifs sur une situation typique de contacts de langues (le cas de Maga). Enfin, on pourra également consulter une étude (BARRETEAU et JUNGRAITHMAYR, 1993) traitant de la classification lexicostatistique de l'ensemble des langues de la famille tchadique.

Inventaire et classification des langues

Vue d'ensemble

La province de l'Extrême-Nord présente une diversité linguistique exceptionnelle : soixante langues s'y parlent. La fragmentation linguistique culmine dans les monts Mandara où l'aire d'extension de bien des langues se réduit à un massif ou un versant de piémont. Si toute la région relevait, il y a quelques siècles, de la seule famille tchadique, l'histoire récente a fait qu'aujourd'hui s'y côtoient les trois grands phylums linguistiques qui se partagent l'Afrique :

— phylum afro-asiatique (ou chamito-sémitique) :

- 1. famille sémitique : 1 langue, l'arabe
- 2. famille tchadique : 55 langues
- phylum nilo-saharien :

- 1. famille saharienne : 1 langue, le kanuri
- [2. famille chari-nil : langues sara, des immigrés tchadiens épars]
- phylum niger-congo :
- 1. famille ouest-atlantique : 1 langue, le fulfulé
- 2. famille adamawa-oubangui : 2 langues, le mundu et le tupuri.

Le mundu et le tupuri constituent des avancées septentrionales de la branche adamawa qui, comme son nom l'indique, est centrée plus au sud, sur le plateau de l'Adamawa. Ces deux langues appartiennent au même groupe linguistique que le vaste ensemble mbum. Au Cameroun le mundu (ou mundang) est surtout représenté dans l'arrondissement de Kaélé. On le trouve aussi au sud du mayo Kebbi dans l'est du district de Bébéri vers la frontière tchadienne. Le tupuri domine dans le sud-est de la plaine de Moulovouy, département de Kaélé, et dans l'arrondissement de Kar-Hay, département du Mayo-Danay.

L'arabe, le kanuri et le fulfulé sont tous trois des langues de grande extension et revêtent, à des degrés divers il est vrai, un rôle véhiculaire; nous y reviendrons plus bas.

L'arabe, dans sa variété dialectale dite « showa » (les locuteurs déclarent simplement parler « arabe ») couvre la partie septentrionale de la province : frange nord des départements du Mayo-Sava, du Diamaré, du Mayo-Danay et surtout département du Logone-et-Chari.

L'aire d'implantation principale du kanuri est aux confins du Niger et du Nigeria : c'est la langue du Bornou. Au Cameroun, les groupes kanuri les plus importants sont établis entre Limani et Boundé (arr. de Mora) et dans l'arrondissement de Kolofata (dépt du Mayo-Sava), mais il s'en trouve aussi plus à l'est dans les arrondissements de Maroua et de Bogo (dépt du Diamaré), jusqu'à Mindif et Guiridig, ainsi que dans le département du Logone-et-Chari.

Le fulfulé est parlé au Cameroun depuis la latitude de Mora jusqu'à celle de Meiganga, au sud de l'Adamawa, avec une diversification dialectale nord-sud qui n'entre pas l'intercompréhension. Pour des raisons historiques (ancienneté, densité et homogénéité du peuplement peu), c'est le fulfulé de la région de Maroua qui représente la forme la plus conservatrice, la plus « pure » : le système des classes nominales et des genres, les alternances consonantiques à l'initiale, les trois voix du système verbal sont bien conservés et vivants dans l'usage.

Reste à détailler et organiser les 55 langues tchadiques de l'Extrême-Nord, auxquelles nous joindrons, pour englober toutes les langues tchadiques du Cameroun, le kada (gidar), le gbwata (bata) et le dzapaw (lamé) parlés plus au sud, dans la province du Nord.

Méthodologie

Les données sont constituées par la traduction dans chaque langue L1....L58 d'une liste standard de 120 concepts simples (parties du corps, animaux, éléments naturels, premiers noms, actions élémentaires...), nous disons 120 items. Ces données sont traitées selon les principes de la lexicostatistique résumés ci-après.

Première phase : établissement des jugements de cognition

Après un minimum d'analyse phonologique et morphologique (identification d'éventuels préfixes ou suffixes) et compte tenu de ce que l'on connaît des changements phonétiques

(1) Nous remercions particulièrement MM. Roland Breton et Bikia Fohtung pour la réalisation des cartes.

Interprétation glottochronologique

À ce point de l'exposé nous n'avons fait que classer les langues en synchronie, en fonction de leur plus ou moins grande similarité. Toutefois, appliquée aux langues, groupes et familles de langues, l'interprétation historique est tentante : si deux langues ont en commun 95 % de racines, elles ont divergé à partir d'une même langue mère il y a peu de temps, alors que des langues qui n'ont en commun que 30 % de racines ont divergé à partir d'une souche

Sous-section 1	[19] wuzlam
Sous-section 2	[20] mada
Sous-section 3	[21] muyang
	[22] molokwo
Section 3	
Sous-section 1	(a) [23] zolgwa
	[24] gaduwa
	(b) [25] dugwor
	[26] merey
	[27] mafa
	[28] mefele
	{[29] cuvok}
	(a) [30] mofu-sud
	[31] mofu-nord
	[32] giziga-sud
	[33] giziga-nord
	(b) [34] mbazla
Groupe mbuko	
Section 1	[35] mbuko
Section 2	[36] palasla
Sous-division III (daba)	
Section 1	(a) [37] buwal
	[38] gavar
	(b) [39] mbədam
	[40] besleri
	[41] daba
Division B	
Groupe kada	[42] kada
Groupe munjuk	[43] munjuk-sud
	{[44] munjuk-nord}
Division C (groupe masa)	
Section 1	[45] masa
Section 2	[46] musey
	[47] dzapaw
Sous-branche nord	
Division A (groupe mida')	
Sous-groupe 1	[48] majora
Sous-groupe 2	[49] jina
	[50] mo'e
Division B (groupe mandage)	
Sous-groupe 1	
Sous-section 1	[51] lagwan
Sous-section 2	[52] msor
	[53] malgabe
	[54] mpadà
	[55] maslam
	[56] afad'a
	[57] yedina
BRANCHE EST	[58] kera
Commentaires sur la classification	
Dans nos précédents travaux (<i>op. cit.</i> 1983 et 1984), nous considérons comme acquise la partition de la famille tchadique en quatre branches : occidentale (hausa), centrale, orientale (kera), méridionale (masa), suivant en cela P. NEWMAN (1977).	
Nos calculs confirment bien le fait que le hausa et le kera, chacun de leur côté et à peu près au même niveau de similarité (30 %), ne rejoignent les autres langues qu'après constitution de l'ensemble de la branche centrale (35 % de similarité au moins).	
En revanche, la branche méridionale disparaît par intégration du groupe masa dans la branche centrale, ce qui découle du regroupement selon la méthode du voisin le plus proche et plus encore selon la distance moyenne où le groupe masa rejoint la branche centrale avant même le groupe kotoko (mandage et mida').	
Ce dernier groupe (kotoko), dont nous faisons la sous-branche nord de notre branche centrale, pourrait aussi bien constituer une branche autonome, la branche nord, dans le cadre d'une révision plus radicale de la classification. Cependant les autres méthodes de groupements (voisin le plus proche, voisin le plus éloigné) le rapprochent davantage du reste de la branche centrale.	
La figure 5 reprend les niveaux supérieurs de la classification que nous proposons.	
Arbre classificatoire des principaux groupes de langues tchadiques.	
Commentaires sur les langues maternelles	
Nous reprenons ici, pour l'essentiel et avec les compléments qui s'imposent, des informations que nous avions déjà livrées dans les ouvrages cités.	
[1] hausa : le hausa n'est présent au Cameroun que dans les îlots urbains, au nord du pays (Guider, Garoua) comme au sud. Il n'est véhiculaire qu'aux abords mêmes de la frontière nigériane.	
[2] gbwata : gbwata (bwaara au Nigeria) est l'ethnonyme singulier qui correspond à l'appellation courante « bata ». L'aire d'extension du gbwata se situe en dehors de la zone couverte par cet atlas. Trois parlars dans le dialecte des Gbwata pêcheurs : celui de Demsa (à la frontière nigériane, à 30 km au nord-est de Garoua), celui de Kokoumi (le long de la Bénoué), et celui du Faro (Jelepo). Le ndewe, dialecte des Gbwata agriculteurs installés loin des rives du Faro et de la Bénoué, n'est plus parlé que par quelques dizaines de personnes.	
[3] njanyi : le njanyi (njegn, njai...) est parlé près de la frontière nigériane dans la région de Doumo (arr. de Mayo-Oulo, dépt du Mayo-Louti).	
[4] guđe : à cheval sur le sud de l'arrondissement de Bourah et l'extrême ouest de l'arrondissement de Mayo-Oulo, le guđe est parlé également au Nigeria.	
[5] jimjiman : c'est la langue des Jimi, parlée à Bourah et dans son canton. Le terme « fali », qu'empruntent les guđe pour désigner les Jimi voudrait dire « esclave » dans plusieurs	

commune depuis beaucoup plus longtemps. Maurice SWADESH a formalisé cette intuition dans un article de 1951. De même que la radioactivité des corps organiques s'affaiblit à un taux constant au cours du temps, de même les mots de base d'une langue disparaissent — se perdent ou se renouvellent — graduellement selon un taux constant dont on a pu calculer une estimation à partir de familles de langues dont on connaît l'histoire sur une longue période. Ainsi après 100 ans, pour 100 mots dans une langue donnée, 86 restent inchangés, 14 sont nouveaux. Pour deux langues comparées cela donne donc, selon une formule logarithmique :

Pourcentage d'étypons
communs 86 % 76 % 64 % 55 % 40 % 30 % 22 % 16 %

Nombre d'années
de séparation 500 1000 1500 2000 3000 4000 5000 6000

Depuis lors de nombreuses critiques ont mis en cause l'universalité du taux de référence et de la liste du vocabulaire de base. Cependant bon nombre de linguistes acceptent cette méthode pour proposer des datations relatives à l'intérieur d'une aire culturelle donnée. Nous faisons donc figurer à titre indicatif, sur la droite des figures 1, 2, 3 et 4, l'échelle temporelle que donnent les calculs glottochronologiques.

Malgré toutes les réserves qu'il y a lieu de faire sur une interprétation trop étroite de ces dates, on remarquera qu'à moins les dates les plus récentes (les divergences les plus tardives) n'entrent pas en contradiction avec ce que nous connaissons de la mise en place des populations. Par exemple, la séparation entre le giziga-nord et le giziga-sud se situerait autour de 1830, ce qui correspond à la prise de Maroua par les Fulbe (vers 1800) qui va séparer effectivement les deux populations. Les Mofu du nord et du sud n'ont souvenir d'aucune origine commune dans leurs traditions orales; leur séparation, sans fait marquant, se situerait vers 1670, avant l'arrivée de nombreux migrants de l'est et la constitution des chefferies actuelles.

En ce qui concerne la chronologie de l'implantation des principaux groupes de langues tchadiques dans le nord du Cameroun, on retiendra à titre d'hypothèse le schéma suivant :

- il y a 3700 ans, vers 1700 AC, les branches ouest, centre et est se séparent;
- dans la branche centrale, les sous-branches sud et nord se distinguent vers 1250 AC; leurs sous-divisions se forment vers 850 AC;
- les principaux groupes de langues sont constitués vers 470 AC.

Classification des langues tchadiques

Liste des langues

Cette liste reconnaît huit niveaux hiérarchiques qui respectent les taux de similarité arrondis tels qu'ils apparaissent ci-dessous :

BRANCHE	30 %
Sous-branche	35 %
Division	40 %
Sous-division	45 %
Groupe	50-55 %
Sous-groupe	60 %
Section	65 %
Sous-section	70 %

Une sous-section peut encore être subdivisée en (a), (b), chacune de ces unités regroupant des langues ayant au moins 75 % de similarité. Enfin sont reliées par une accolade les langues très étroitement apparentées (au moins 90 % de similarité).

BRANCHE OUEST [1] hausa

BRANCHE CENTRE

Sous-branche sud

Division A Sous-division I (gbwata-margyi)

Sous-groupe gbwata [2] gbwata

Sous-groupe [3] njanyi

Sous-section 1 [4] guđe

Sous-section 2 [5] jimjiman

Sous-section 3 [6] zizilivökən

Sous-section 4 [7] slarwa

Sous-section 5 [8] tuvan

Sous-section 6 [9] hya

Sous-section 7 [10] bana

Sous-section 8 [11] psikye

Sous-division II (wandala-mafa-mbuko)

Groupe wandala

Sous-groupe I [12] mabas

Sous-groupe II [13] xadi

Sous-groupe III [14] gavokwa

Sous-groupe IV [15] galvaxdaxa

Sous-groupe V [16] wandalà

Sous-groupe VI [17] parəkwa

Groupe mafa

Section I [18] matal

Section II

Section III

Section IV

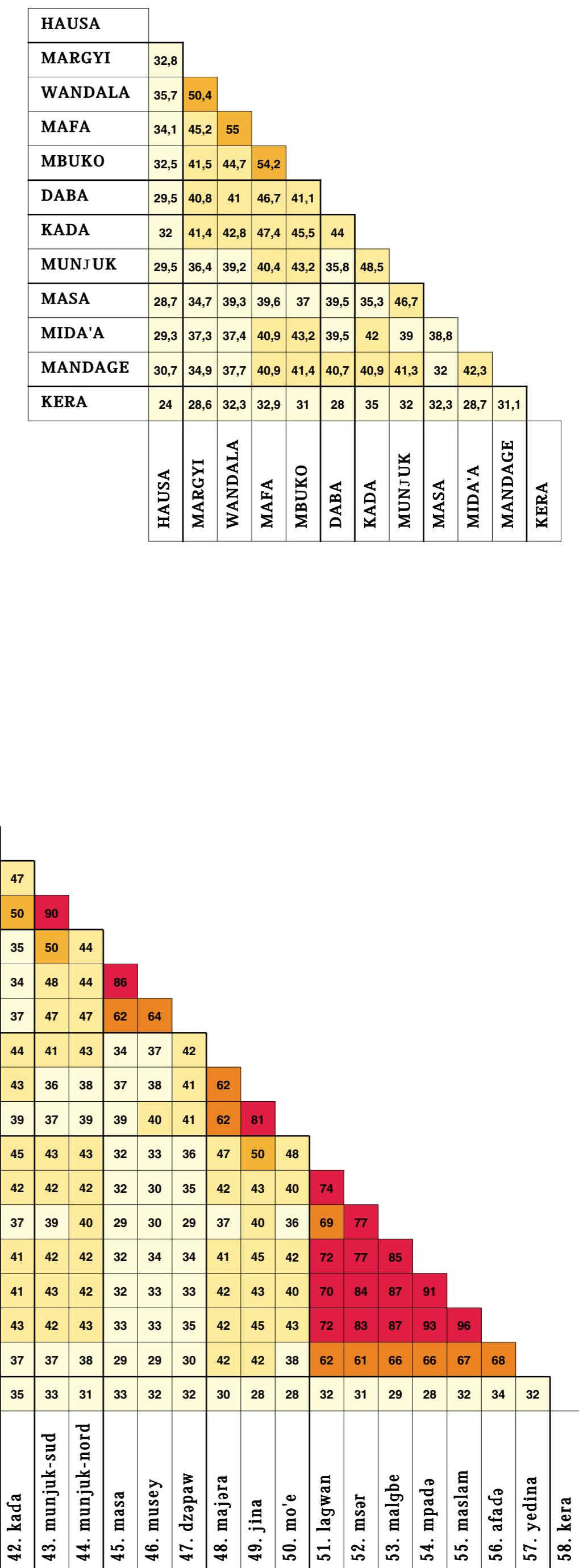
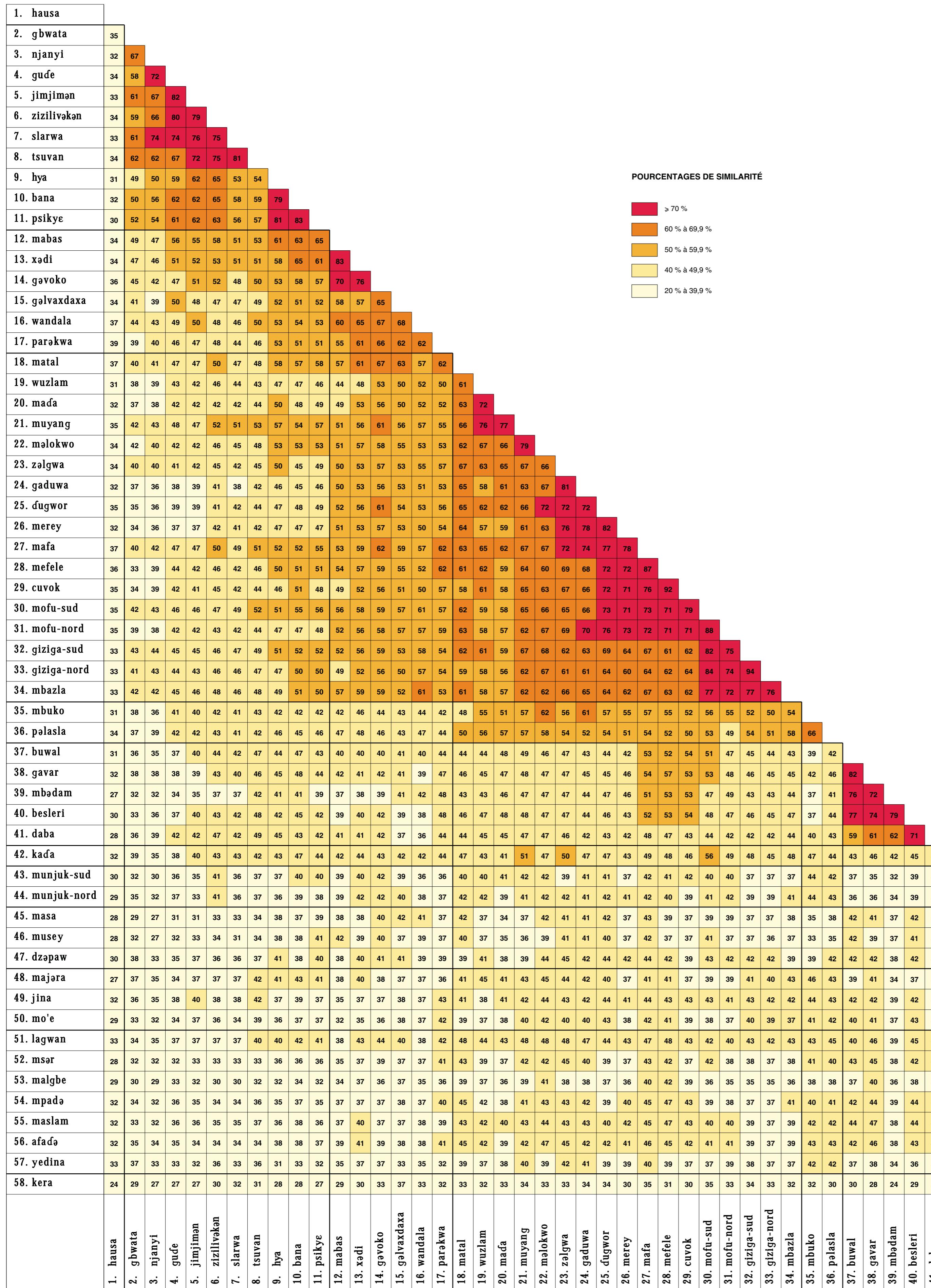
Section V

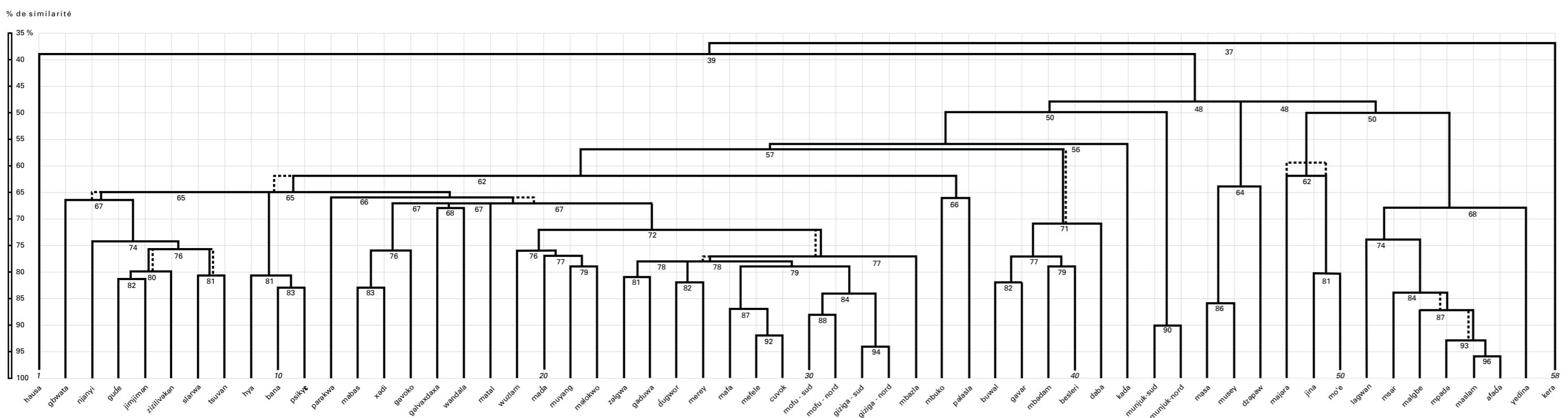
Section VI

LINGUISTIQUE

MATRICE DES SIMILARITÉS

D. BARRETEAU, M. DIEU



FIGURE 1
Méthode du voisin le plus proche

langues de cette aire (d'où les Fali de Mubi, Fali de Mucella et Fali de Jilvu de la littérature qui parlent tous des langues tchadiques très voisines, et, ce qui peut prêter à confusion vu leur proximité géographique, les Fali des environs de Garoua et Dourbeï qui parlent des langues adamaawa).

[6] *zizilivokon* : c'est la langue des pretendus « Fali de Jilvu », qui n'est parlé au Cameroun que par quelques centaines de personnes près de la frontière, à l'ouest de Guili, son aire d'extension principale étant au Nigeria autour de la ville de Jilvu.

[7] *slarwa* : les locuteurs du slarwa sont ethniquement identifiés sous le nom de Tchévi, leur plus gros bourg chef-lieu de canton, au sud de l'arrondissement de Bourah. La plupart du temps, ils sont assimilés aux gufe.

[8] *tsuvan* : le tsuvan est parlé dans le massif de Téliké (est du canton de Tchévi), par le groupe connu sous le nom de Tchéde mais traité habituellement comme partie des Gude.

[9] *hya* : cette langue n'est parlée qu'à Amsa, au sud de la zone psikye, à la frontière du Nigeria, à 10 km au sud de Roumsiki. Elle correspond probablement au ghye dont R. MOHRANG fait un dialecte higi, aux côtés du psikye. Selon nous, le higi (parlé au Nigeria), le psikye et le hya sont trois langues distinctes du groupe margy.

[10] *bana* : le bana occupe le canton de Guili.

[11] *psikye* : par ce terme nous désignons une langue constituée de trois dialectes au Cameroun : psikye proprement dit, zlapo et wula. Les locuteurs l'appellent « margy », mais margy étant par ailleurs le nom d'une langue parlée au Nigeria, nous réservons cette désignation au sous-groupe qui rassemble les langues hya, bana et psikye. On prononce [psikye] en fin de phrase, [psik] ailleurs. Le ka- de kapsiki marque l'éthnonyme pluriel. Le psikye couvre tout le sud-ouest de l'arrondissement de Mokolo, le long de la frontière nigériane : Roumzé, Mogodé, Roumsiki. Le zlapo et le wula ne sont parlés que dans deux quartiers du village frontière de Oula.

[12] *mabas* : les langues mabas et xodi ne sont parlées que dans deux villages à la frontière du Nigeria, respectivement Mabas et Tourou.

[13] *xodi* : cette langue est plus connue dans la littérature comme étant la langue des Hide de Tourou.

[14] *gavoko* : le gavoko, parfois appelé « ngosi », est parlé dans le village frontière de Ngosi, en bordure du Nigeria, au nord de Tourou.

[15] *golvaxdaxa* : le golvaxdaxa, répertorié jusqu'à présent comme « glavda », est parlé au Nigeria mais quelques personnes sont implantées du côté camerounais de la frontière au sud d'Assigachiga (arr. de Koza).

[16] *wandala* : le wandala est parlé à Mora et dans ses alentours. Cette langue, parlée par les Mandara, comporte trois dialectes : le wandala proprement dit ; le mura des Kirdi Mora non islamisés, du massif de Mora ; et le malgwa ou gamergu, parlé dans la plaine située au nord-est de Mora et au Nigeria.

[17] *parakwa* : cette langue, connue sous le nom de « podoko » et parlée par les Podokwo, couvre les cantons de Gouvaka, Godigong et Oudjila, à l'ouest et au sud-ouest de Mora.

[18] *matal* : le matal, communément désigné comme « muktélé », se parle dans les cantons de Baldama et Mouktélé, au sud du massif Podokwo. Il est à la charnière, géographiquement et linguistiquement, des groupes wandala (avec quelques rapprochements lexicaux) et mafa (sur certains traits grammaticaux).

[19] *wuzlam* : cette langue, connue généralement sous le nom d'« ouldémé », est parlée dans le canton de Mayo-Ouldémé.

[20] *mada* : son aire s'étend sur le rebord oriental des monts Mandara entre le wuzlam et le zalgwa, et gagne sur les plaines voisines.

[21] *muyang* : le muyang est parlé dans les massifs de Mouyengué, Goudouba, Palbara, Gouda-Gouada et dans les plaines environnantes.

[22] *malokwo* : l'aire du malokwo (ou molko, mokyo) englobe le massif du même nom isolé dans la plaine, à l'est des monts Mandara, entre le mayo Mangafé et le mayo Ranéo, ainsi que le village de Mokyo et ses alentours (canton de Makalingay). Un dialecte molokwo, le mbaka, est parlé dans l'aire muyang, dans le village de Baka. Ce dialecte a été identifié d'après des indications de C. Seignobos (comm. pers.).

[23] *zalgwa* : zalgwa (ou zoulgo), minew (ou minéo), gemzek constituent une langue unique que nous dénommons « zalgwa ». Les parlers zalgwa et minew sont très proches. Le gemzek constitue un dialecte distinct.

[24] *gaduwa* : le gaduwa n'avait pas été identifié jusqu'alors : ses locuteurs étaient comptés au nombre des Gemzek dont ils parlent tous la langue. C'est un cas de bilinguisme déséquilibré qui laisse augurer la disparition rapide de cet idiome parlé dans un seul village : Gadoua.

[25] *dugwor* : le nom de cette langue se prononce [dugwɔr] en fin de phrase, [dugur] ailleurs. Les Mofu-Dugor ont pour foyer historique les deux petits massifs de Dougour et Mékéri, au sud du mayo Ranéo, mais habitent maintenant la plaine voisine (ouest du canton de Tchéhé).

[26] *merey* : le merey est plus connu sous le nom de « mofou de Méry ». C'est une langue distincte du mofu-nord et du mofu-sud.

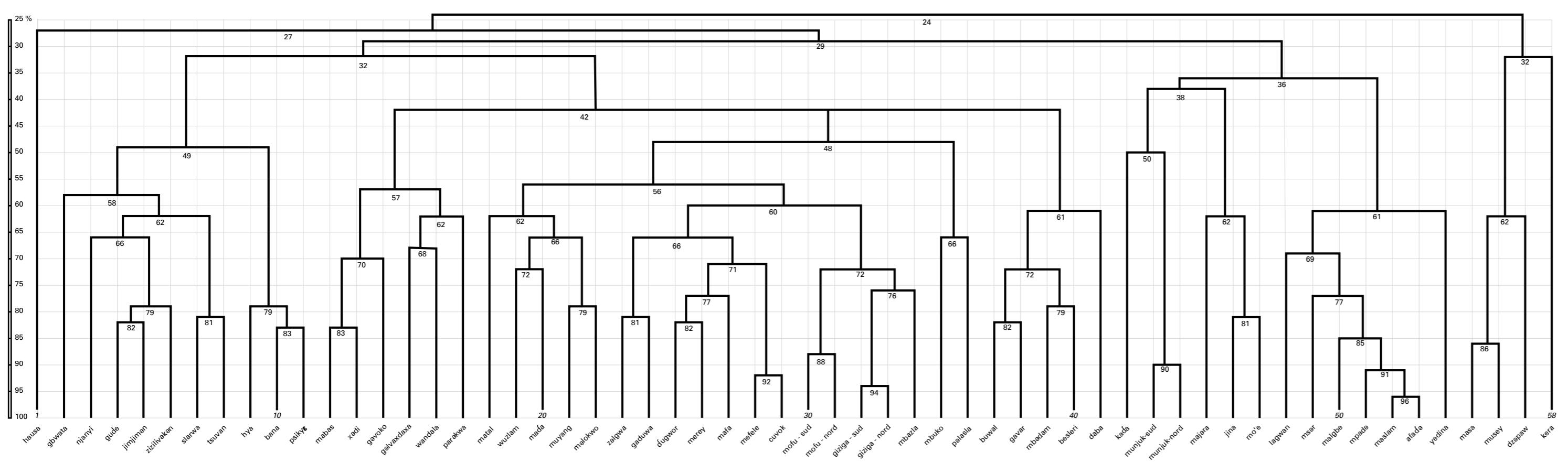
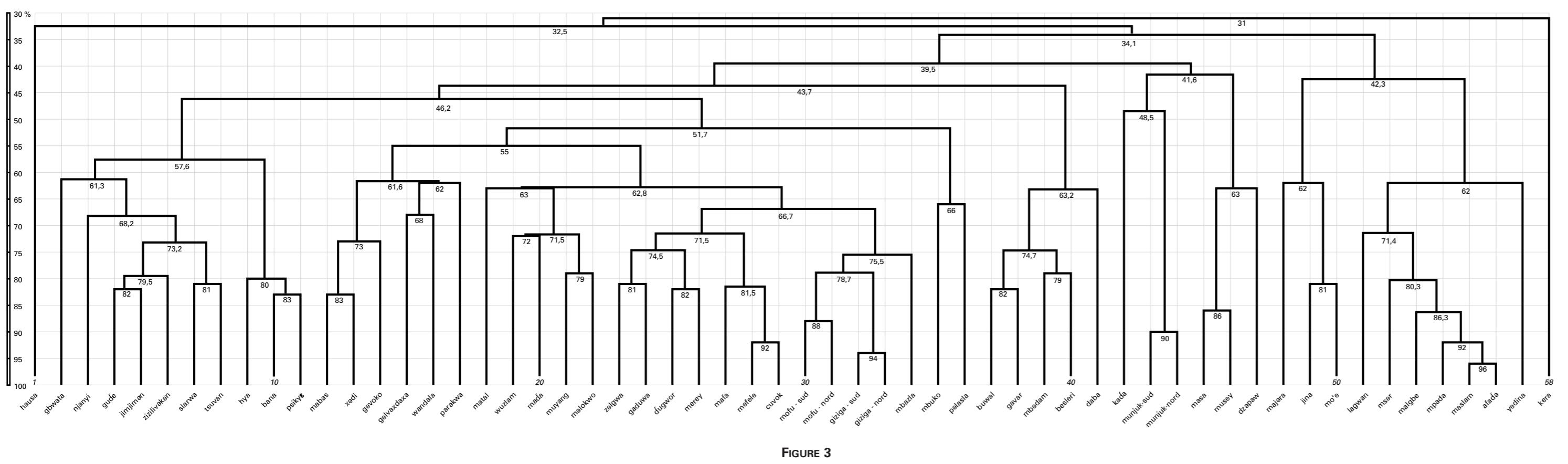
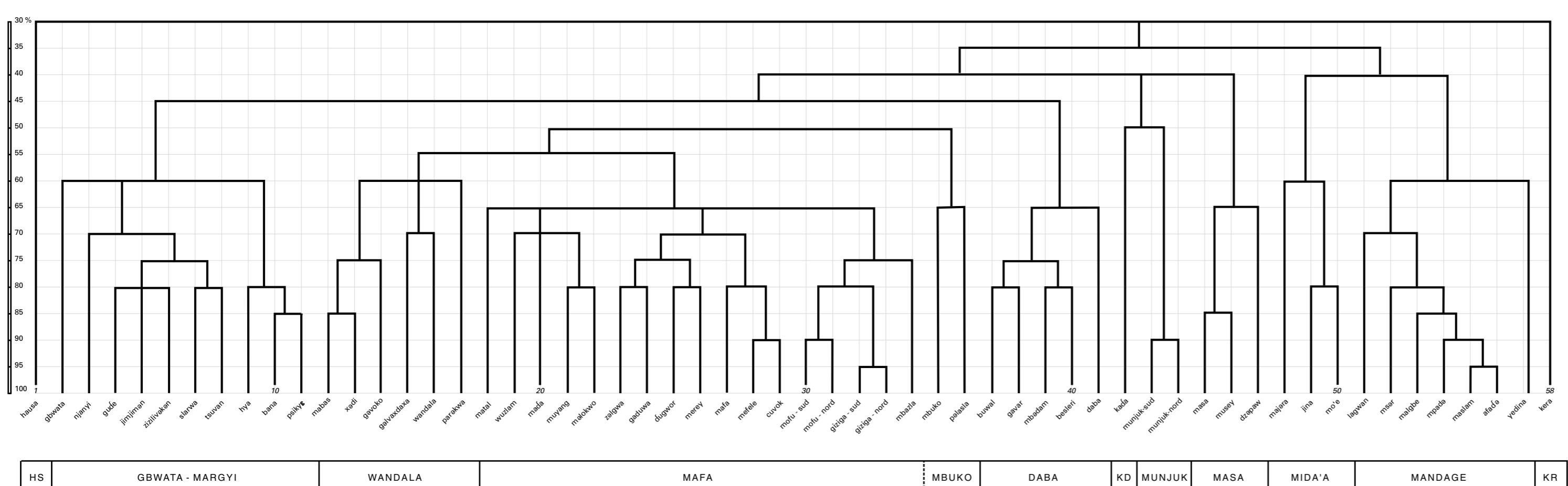
[27] *mafa* : le terme « mafa », accepté par les intéressés eux-mêmes, doit remplacer « matakam », jugé dépréciatif. Les parlers mafa peuvent se grouper en trois dialectes : ouest (Magoumaz, Mavoumay), centre (Ouzal, Koza, Mokolo, Ldamsay), est (Soulédé, Roua).

[28] *melefé* : les locuteurs de la langue que nous nommons « melefé », du nom de son dialecte central, sont tenus pour « Mafa » par l'administration. Cependant, ils ne se disent pas Mafa, et les Mafa les désignent souvent par le terme de bôla-hay (hay est une marque de pluriel), repris en « Boula-hay » dans la littérature. L'aire du melefé est séparée en deux parties par la ville de Mokolo. La plus grande se trouve au sud et sud-est de cette préfecture et inclut notamment les villages de Mefélé, Sirak et Mouhour. La plus petite, à dix kilomètres au nord-ouest, comprend le village de Shougoulé.

[29] *cuvok* : le cuvok est parlé à Tchouvik et dans les alentours de Zamay.

[30] *mofu-sud* : le mofu-sud, connu aussi sous le nom de « mofou-goudour », est parlé au pied des massifs situés au sud de la Tsanaga jusqu'au mayo Louti (Goudour, Mokong, Zidim, Diméo, Njeleng).

[31] *mofu-nord* : le mofu-nord, ou « mofou-Diamaré », est parlé au nord de la Tsanaga, dans les massifs de Douvengar, Douroum, Wazang. Les appellations « mofu-nord » et « mofu-sud » ont été forgées par nous pour désigner commodément deux langues distinctes bien qu'ératōtremement apparentées, en l'absence de glossonymes propres qui seraient reconnus par les locuteurs eux-mêmes.

FIGURE 2
Méthode du voisin le plus éloignéFIGURE 3
Méthode de la similarité moyenneFIGURE 4
Synthèse : méthode de la similarité moyenne simplifiée (rapportée à la demi-dizaine la plus proche)

HS	GBWATA - MARGYI	WANDALA	MAFA	MBUKO	DABA	KD	MUNJUK	MASA	MIDA'A	MANDAGE	KR
----	-----------------	---------	------	-------	------	----	--------	------	--------	---------	----

LINGUISTIQUE

LANGUES MATERNELLES RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

D. BARRETEAU, M. DIEU

PHYLUM	FAMILLE	BRANCHE			
		Sous-branche	Division	Sous-division	Groupe
	SÉMITIQUE			arabe	
		OUEST		hausa	
AFRO-ASIATIQUE	TCHADIQUE	CENTRE	Sous-branche Sud		
			Division A	Sous-division I	
				gbwata-margyi	
				Sous-division II	
				wandala	
				mafa	
				mbuko	
				Sous-division III	
			Division B	daba	
				kada	
				munjuk	
			Division C	masa	
			Sous-branche Nord		
			Division A	mida'a	
			Division B	mandage	
		EST		kera	
NILO-SAHARIEN	SAHARIENNE			kanuri	
NIGER-CONGO	OUEST-ATLANTIQUE			fulfulde	
	ADAMAWA-OUBANGUI			tupuri-munda fali	

də. = dəmwa
 mb. = mbərem
 nd. = ndrem
 hu. = hurza
 ful. = fulfulde

mbazla = Langues en voie d'extinction
zumaya

Limites d'aires linguistique

- de familles de langues
- de langues
- — de dialectes

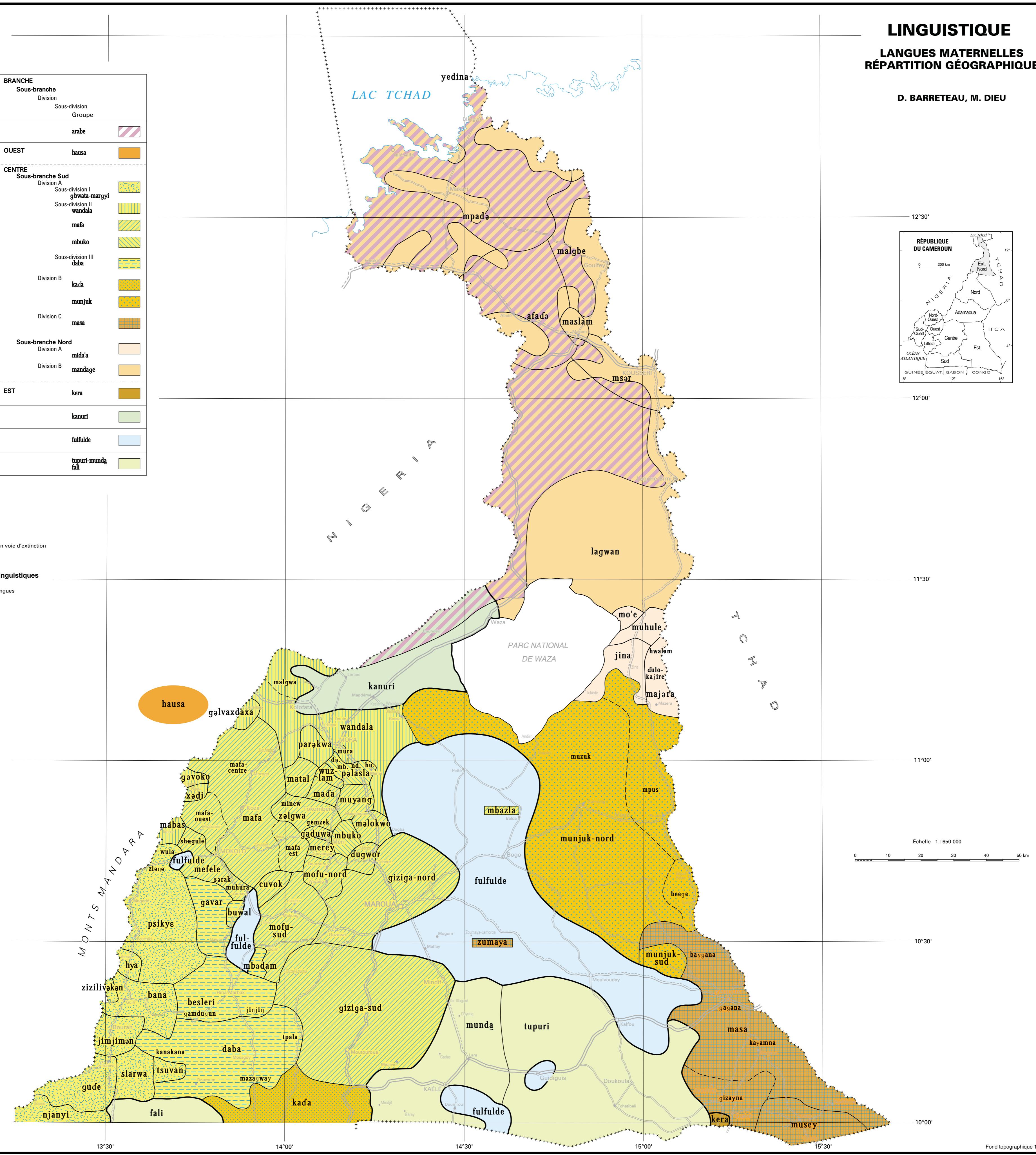


Planche 11

[32] *giziga-sud* : il est parlé au sud de Maroua, autour des massifs de Loulou, Moutou-roua, Midjivin. Les différences dialectales entre le mi-Mijivin et le mi-Muturwa (qui inclut le parler de Loulou) sont surtout phonétiques.

[33] *giziga-nord* : le giziga-nord ou mi-marva est la langue originelle des occupants de la région de Maroua, les Bi-Marva. Son aire d'extension est actuellement morcelée du fait de l'implantation des Fulbe.

[34] *mabazla* : la langue mabazla a été signalée sous le nom de « balda » dans le *Handbook of WESTERMANN et BRYAN* (1952) puis identifiée comme « baldamu » par SEIGNOBOS et TOURNEUX (1984). Son implantation originelle devait se situer autour du massif de Balda. Ses derniers locuteurs connus habitent aujourd'hui à Guirividig.

[35] *mbuko* : le mbuko se parle dans le massif de Mbokou et dans la plaine avoisinante (canton de Doulek).

[36] *polasla* : ndremre, mborem, domwa, polasla et hurza sont cinq dialectes intercompréhensibles mais aucun nom ne désignant leur réunion, nous suivons l'*Atlas linguistique du Cameroun* qui préconise « polasla », du nom du plus actif marché de cette aire culturelle : Mayo-Plata.

[37] *buwal* : le buwal, désigné également comme « gadala », est parlé à Gadala et dans les environs, au sud du canton de Mokolo.

[38] *gavar* : le gavar, désigné parfois comme « kortchi », est la langue originelle du canton de Gavar. À Gavar même habitent maintenant des Fulbe.

[39] *mbadam* : c'est la langue de Boudoum et de ces environs, au sud de Zidim.

[40] *besleri* : c'est le prétendu « hina » ou « daba-hina ». Trois dialectes : les besleri prennent d'occupent la plus grande partie du district de Hina, le gamdugun le sud-ouest de l'aire et peut-être le jingiq le sud-est.

[41] *daba* : le daba est situé au nord du département du Mayo-Louti et déborde légèrement sur les départements du Mayo-Tsanaga et du Diamaré. Trois dialectes : le kanakana à l'ouest, le mazagway au centre, dans la région de Mousgoy, et le tpala (ou kola) au nord-est.

[42] *kada* : l'appellation « kada » est le glossonyme propre correspondant à la langue parlée par les Gidar. Une autre dénomination courante, « baynawa », veut dire « mon ami » et doit être proscrite au même titre que banana pour les Masa.

[43] *munjuk-sud* : l'appellation « mousgoum » ou « musgum » employée au Cameroun n'est pas utilisée par les locuteurs et « muzuk » ne désigne qu'un des parlers. On a donc, pour désigner la langue dans son ensemble, eu recours à une forme reconstruite « munjuk », sur la racine que l'on retrouve dans l'éthnonyme pluriel « manjakay » (communication de H. Tourneux). Le munjuk-sud n'était pas distingué du munjuk-nord dans nos travaux antérieurs ou, plus exactement, il était inclus dans le maza, presque tous ses locuteurs parlant aussi maza. Les différences constatées avec le munjuk-nord sont du même ordre qu'entre le mefélé et le cuvok, le giziga-nord et le giziga-sud, le mpadà et l'afadà. Le munjuk-nord est en lui-même un continuum dialectal mais du fait des difficultés d'intercompréhension avec le munjuk-sud, il faut distinguer ces deux langues.

[44] *munjuk-nord* : le munjuk-nord peut se subdiviser en au moins quatre dialectes : le muzuk parlé dans toute la partie ouest (Guirividig, Kossa) ; le mpus et le bege parlés le long du Logone, le premier au nord (Pouss) et le second au sud (Bégué, Djalg) ; le vulum parlé au Tchad.

[45] *masa* : le masa (ou masana) est parlé au Cameroun et au Tchad. Le masa central est parlé le long du Logone avec trois variantes du nord au sud : baygana, gagana, kayanna. Les dialectes occidentaux (gizayna) et orientaux (gumayna) sont relativement divergents.

[46] *musey* : le musey (ou museyna) est parlé principalement au Tchad mais également au Cameroun, dans le canton de Gobo.

[47] *dzopaw* : le terme « zime », non utilisé au Cameroun, serait approprié pour désigner la langue dont l'aire d'extension déborde largement sur le Tchad et dont le dzopaw (ou lame), le peve et le tari sont les trois variétés attestées au Cameroun (dépt de la Bénoué).

[48] *majàra* : le majàra est parlé autour de Mazera (sud de l'arr. de Logone-Birni). Trois parlers très proches : majàra proprement dit, d'ulo-kajire, hwalam. Les langues majàra, ijmà et mo'e constituent le groupe mida'a ou kotoko-sud par opposition au mandage ou kotoko-nord.

[49] *jina* : le jina est parlé autour de Zina. Deux dialectes sont à distinguer : le jina prononcé dit au sud et le muhule au nord.

[50] *mo'e* : cette langue, nouvellement identifiée, n'est parlée qu'à Mahé, au nord-est de la réserve de Waza. Tous les Mo'e sont bilingues en lagwan et le mo'e est en voie d'extinction.

[51] *lagwan* : le lagwan est la langue de Logone-Birni et de la partie nord de son arrondissement, des rives du Logone à la frontière nigériane. Les langues lagwan, msor, malgbe, mpadà, maslam et afadà relèvent du groupe mandage ou kotoko-nord. Il s'agit bien de six langues distinctes bien qu'au contraire apparentées. On y rattache la yedina.

[52] *msor* : le msor est la langue originelle de Kousseri et de son arrondissement. La ville même de Kousseri est très cosmopolite.

[53] *malgbe* : c'est la langue de Goulfey et des environs, le long du Chari.

[54] *mpadà* : le mpadà est parlé dans l'extrême nord du département du Logone-et-Chari et particulièrement autour de Makari.

[55] *maslam* : le maslam est la langue de Maltam, avec une variante proche, le sahu, parlée à Saho à quelques kilomètres au nord.

[56] *afadà* : l'afadà est la langue de la partie sud de l'arrondissement de Makari centrée sur la localité d'Adafà.

[57] *yedina* : le yedina (ou yedina), connu généralement sous le nom de « buduma », est parlé par les tians du lac Tchad.

[58] *kera* : parlé par de petits groupes dispersés au sud des départements du Mayo-Danay et du Diamaré, son implantation principale est au Tchad. Au Cameroun, un petit groupe est proche de la frontière, au sud de Djondong.

Dynamique des langues

L'extrême diversité linguistique de cette région, l'une des plus fortes au monde, est compensée par un plurilinguisme quasi généralisé. Les locuteurs strictement monolingues sont très rares : ce sont généralement des locuteurs natifs d'une grande langue véhiculaire. C'est ce que confirme une enquête sociolinguistique menée à Maga par D. Barreteau et M. Dieu.

Les bilinguismes peuvent être égalitaires et rester très limités. Ainsi, entre des « petites » ethnies comme les Mofu de Méri et les Zulgo, les contacts sont très fréquents : beaucoup de Méri parlent zalgwa et réciproquement. Mais le zalgwa n'est pas connu au-delà de ce voisinage immédiat. Les Musey, Masa, Musgum et Tupuri sont dans ce cas : ils comprennent la langue de leurs voisins, sans nécessairement la parler.

Certains cas de bilinguismes locaux ne sont pas pour autant symétriques. Ainsi, les Mada ont tendance à imposer leur langue à leurs proches voisins, en dehors des Mandara. La réciprocité n'est pas vraie : les Mada parlent peu les petites langues voisines comme le polasla, le wuzlani ou le moyang. De même, le giziga est bien compris dans le nord-ouest du Diamaré par les Mofu-Dugur, les Molwko et même les Mofu de Douvangar descendus en plaine. Le mafa attire vers lui les langues mineures qui lui sont proches comme le mabas, le xodi, le zalgwa, le cuvok et le mafélé. Les Mida'a (ou Kotoko du sud) sont partagés entre le lagwan au nord et le munjuk au sud, les deux grandes langues voisines. Le tupuri a tendance à se propager à la fois à l'est de sa zone, chez les Wina, et à l'ouest, chez les Mundang.

L'extension géographique de langues comme le giziga-nord, le masa, le munjuk, n'entraîne pas nécessairement leur adoption par les populations en contact : elles n'ont pas le poids de langues comme le fulfulde. Pour être véhiculaire, une langue doit procurer des avantages à son utilisateur (commerce, pouvoir, religion, etc.).

L'ancienneté d'implantation des langues en présence est un facteur certain de propagation. Le fulfulde et l'arabe ont dû attendre avant de s'imposer comme langue véhiculaire. Par la suite, l'effet est cumulatif : les langues véhiculaires se propagent autant par leurs locuteurs natifs que par les locuteurs non natifs.

Les langues véhiculaires

Le fulfulde

En règle générale, là où les Fulbe sont en grand nombre comme dans le Diamaré, le fulfulde s'impose et se répand de plus en plus.

Les lieux privilégiés d'échanges dans cette langue sont les marchés, les villes, les écoles. S'y ajoutent les zones nouvelles de peuplement, zones de développement agricole (Maga, Makalingay, Kourguï, Koza). Les lieux de pêche comme les rives du Logone sont aussi des pôles de migration et d'échanges multilingues où le fulfulde tend à jouer un rôle important. Dans les zones à fort brassage ethnique, les échanges entre populations diverses se font également au moyen des langues véhiculaires. L'exemple le plus frappant est l'ensemble rizicole de Maga où les Fulbe sont très peu nombreux mais où le fulfulde tend à s'imposer. Le long des grands axes routiers Waza-Mora-Maroua-Garoua, Maroua-Guirividig-Pouss. Maroua-Mokolo, le commerce se développe et, avec lui, l'utilisation du fulfulde. En revanche, des zones agricoles éloignées, loin des villes, où très peu de Fulbe sont installés, échappent à cette propagation en chaîne du fulfulde.

Dans le détail, nous avons constaté les faits suivants :

Partant de Maroua, sur la route de Midjivin, Kara, Guidiguia,

— dans des zones peu habitées, où l'on cultive du sorgho de saison sèche. « mil de karal », les Fulbe possèdent souvent les terres. Ils cultivent leurs champs ou les font cultiver par des Giziga, Mofu, Kara... Ce sont les hommes qui se déplacent pour ce travail saisonnier. Logés et nourris par leurs employeurs, ils parlent tous fulfulde,

— dans des villages comme Nanikalou, Matay, Mindif, Dir, Doyang, les Fulbe côtoient des Giziga, Mofu, Kara, Tupuri ou Mundang. Tous parlent fulfulde. Certains Fulbe connaissent un peu de giziga;

— à Mogom et Galare, villages bornouans, on comprend le fulfulde;

— à Mindif, où les Giziga sont majoritaires, ceux-ci peuvent parler fulfulde tandis que les Fulbe connaissent peu le giziga.

En pays mundang, le fulfulde est en général assez bien connu :

— de Lara à Magrongan, le mundang l'emporte mais le fulfulde est compris ;

— du côté de Garey, Mindjil, Goubara, Tchadé, les hommes mundang connaissent le fulfulde, les femmes beaucoup moins. De même à Gadas, Zaklang, Kazarao où les Mundang sont majoritaires ;

— à Kaélé, ville mundang, des Fulbe tiennent des commerces. Des Mundang et des Giziga se foulbissent en changeant de religion, de langue, d'architecture et de mode de vie. Ainsi, à Kaélé comme à Doumrou (grande ville locale), le fulfulde supplante le mundang sur le marché.

Les Mundang adoptent le fulfulde dans leur rapport avec les Giziga.

Le fort taux de scolarisation chez les Mundang devrait avantage le développement du français, mais l'élite ne reste guère sur place et, attirée par la fonction publique, se tourne vers les villes : Yaoundé, Maroua, Garoua. Il est à noter qu'à Kaélé, on entend davantage parler français ou mundang sur les cours de récréation que fulfulde, à l'inverse de ce qui se passe à Maroua ou à Garoua.

En milieu tupuri, le fulfulde est parlé par les hommes sur les marchés mais guère par les femmes. En règle générale, les Tupuri apprennent le fulfulde lorsqu'ils sont mêlés à d'autres populations, comme au long de l'axe Yagoua-Moulvouday-Maroua, sinon ils conservent bien leur langue dans leur propre milieu où les Fulbe sont peu nombreux. Dans le pays même, les Fulbe apprennent autant la langue tupuri que l'inverse. Ceci reflète l'histoire où les Tupuri se sont viollement opposés aux Fulbe et ont résisté à l'islamisation. Il y a quelques années, la plus grande partie du marché local était entre les mains des Fulbe ; aujourd'hui, la situation s'inverse au profit des Tupuri. En expansion démographique, les Tupuri s'étendent sur leurs marges en assimilant les Wina et Mundang voisins. On trouve des colonies importantes de Tupuri en dehors de leur région d'origine, par exemple à Maga, jusqu'en 1989. Ils y restent très groupés mais se mettent au fulfulde pour échanger avec les autres populations. Avec les Masa, les contacts, peu nombreux, se font soit en maza, soit en tupuri.

En zone maza, le fulfulde n'est guère parlé que par une minorité urbanisée. Dans leurs contacts avec les populations voisines, les Masa utilisent soit leur propre langue, soit la langue de leurs interlocuteurs directs (munjuk, tupuri, musey). En revanche, les nombreux Masa émigrés vers Moulvouday, Bogo, Maga, Maroua, apprennent le fulfulde.

L'extension du munjuk est très vaste : depuis Pouss à l'est jusqu'à Kossa à l'ouest, Zina au nord et Doreissou au sud. Mais le munjuk ne s'impose nullement comme véhiculaire. Tout au plus, son influence s'exerce dans des zones de contact immédiat, au nord avec le majàra et le jina, au sud avec le maza. La situation de bilinguisme est favorable au munjuk dans le nord, équilibrée dans le sud.

Au nord de Pouss, dans une zone difficile d'accès, où Arabes et Fulbe sont peu nombreux, la situation n'est pas à l'avantage des grandes langues véhiculaires. Chez les Kotoko du sud, le lagwan au nord et le munjuk au sud sont mieux connus que l'arabe et le fulfulde.

Dans la région de Guirividig, Maga, jusqu'à Pouss, le fulfulde acquiert peu à peu un statut véhiculaire, en particulier dans la zone cosmopolite de Maga où les échanges interethniques se font principalement dans cette langue dans les rizières comme sur le marché.

Dans le Diamaré, le fulfulde s'impose très nettement et la situation continue à évoluer dans ce sens. Ainsi, nous avons pu observer des locuteurs mofu ou giziga se parlant entre eux en fulfulde, ce qui n'était pas le cas dans les années 1970. Le fulfulde devient alors plus qu'une langue véhiculaire, c'est la langue de la vie quotidienne. Ce type de concurrence prévaut avec le giziga (nord et sud), le mofu (nord et sud), le dugwor, le malgbe. La situation semble identique avec le gavar, le cuvok, le lesler, le daba et le kada. Les habitants des plaines sont plus touchés que les montagnards.

En pays kapsiki, sur la route de Mokolo-Roumouski, à Kosséhène, à Roumzou, Mogodé et Sir, le fulfulde est connu. Les Fulbe, installés depuis longtemps comme éleveurs-commerçants, sont présents sur tous les marchés. À Sir, en plein milieu kapsiki, tous les jeunes connaissent le fulfulde, ainsi qu'une partie des anciens et quelques femmes. Il y a donc des distinctions à faire selon les générations et le sexe.

Chez les Banzi, les Jimi et les Gude, le fulfulde est également bien employé, en concurrence toutefois avec le hausa pour les frontaliers.

Dans la partie septentrionale de sa zone d'influence, le fulfulde entre en concurrence avec le wandala.

— Chez les Mofu Dugur et Mofu Mekeri, les gens comprennent et parlent le fulfulde mais non le wandala. Les personnes âgées ont davantage de peine à employer le fulfulde ;

— chez les Molwko, beaucoup pratiquent le fulfulde, peu le wandala ;

— chez les Muyang, on comprend à la fois le fulfulde et le wandala : les Mandara sont les voisins immédiats à Makalingay et à Mémé ;

— à partir de Mémé, jusqu'à Mora, on entre dans la zone wandala. La grande majorité des populations — Urzo, Muyang, Mada — comprend et parle wandala tandis que certains comprennent un peu de fulfulde. Des Fulbe sont installés le long du mayo Mangafé ;

— dans la région du Centre-Massif, la limite d'influence passe par les Zulgo où l'on parle davantage fulfulde que wandala, sauf en plaine : le wandala est parlé à Tokombéré par exemple.

Dans la zone mafa, nous avons procédé à des sondages pour caractériser l'emploi véhiculaire du fulfulde et du wandala, en croisant l'âge des locuteurs : (« jeunes » de 15 à 40 ans / « vieux » de plus de 40 ans) et le degré de connaissance des langues (parle très bien / parle peu / comprend quelques mots). On peut en tirer les conclusions suivantes :

— dans l'ensemble, le fulfulde serait plus connu que le wandala ; il est compris presque partout tandis que le wandala l'est surtout dans la moitié nord (Kouyapé, Mozogo, Ouzal, Koza, Goudsa, Djinglia) ;

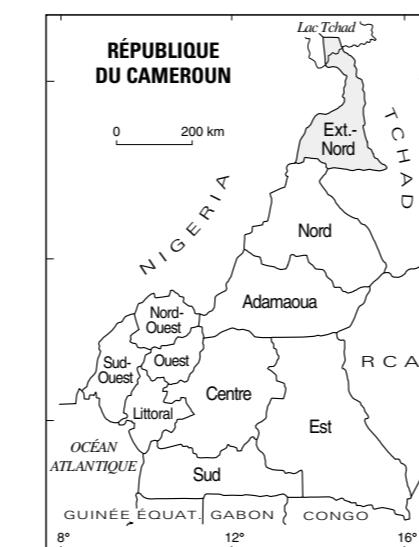
— la différence entre les générations (70 % des jeunes auraient une certaine connaissance du fulfulde contre 45 % des vieux) témoigne de la vitalité du développement récent du fulfulde dans la zone. Il y a moins de différence pour le wandala (60 % des jeunes / 45 % des vieux), langue régionale pratiquée depuis longtemps ;

— le wandala est bien connu dans sa zone d'influence ; le fulfulde serait connu plus superficiellement ;

— les villes et marchés (Mokolo, Soulédé, Koza...) favorisent le développement des langues véhiculaires ; leur usage tend à diminuer lorsqu'on s'éloigne de ces centres ou des axes de communication (tabl. I).

Niveaux de connaissance des langues véhiculaires

Pour décrire complètement la situation, il faudrait préciser le pourcentage de locuteurs qui pratiquent telle langue véhiculaire (estimation quantitative), évaluer leur degré de compétence (appréciation qualitative) et affiner ces analyses en stratifiant la population par sexe et classes d'âge. Nous ne disposons pas d'informations aussi complètes sur l'ensemble du domaine. Cependant, en plus des résultats déjà cités à propos du wandala et du fulfulde dans la zone mafa, nous pouvons faire état d'une enquête réalisée sur le périmètre rizicole de la Semny en novembre 1987, incluant les aspects quantitatif (questionnaire administré à 950 personnes) et qualitatif (test sur 120 personnes).

**LINGUISTIQUE****LANGUES MATERNELLES
ET VÉHICULAIRES**

D. BARRETEAU, M. DIEU, R. BRETON
(1995)

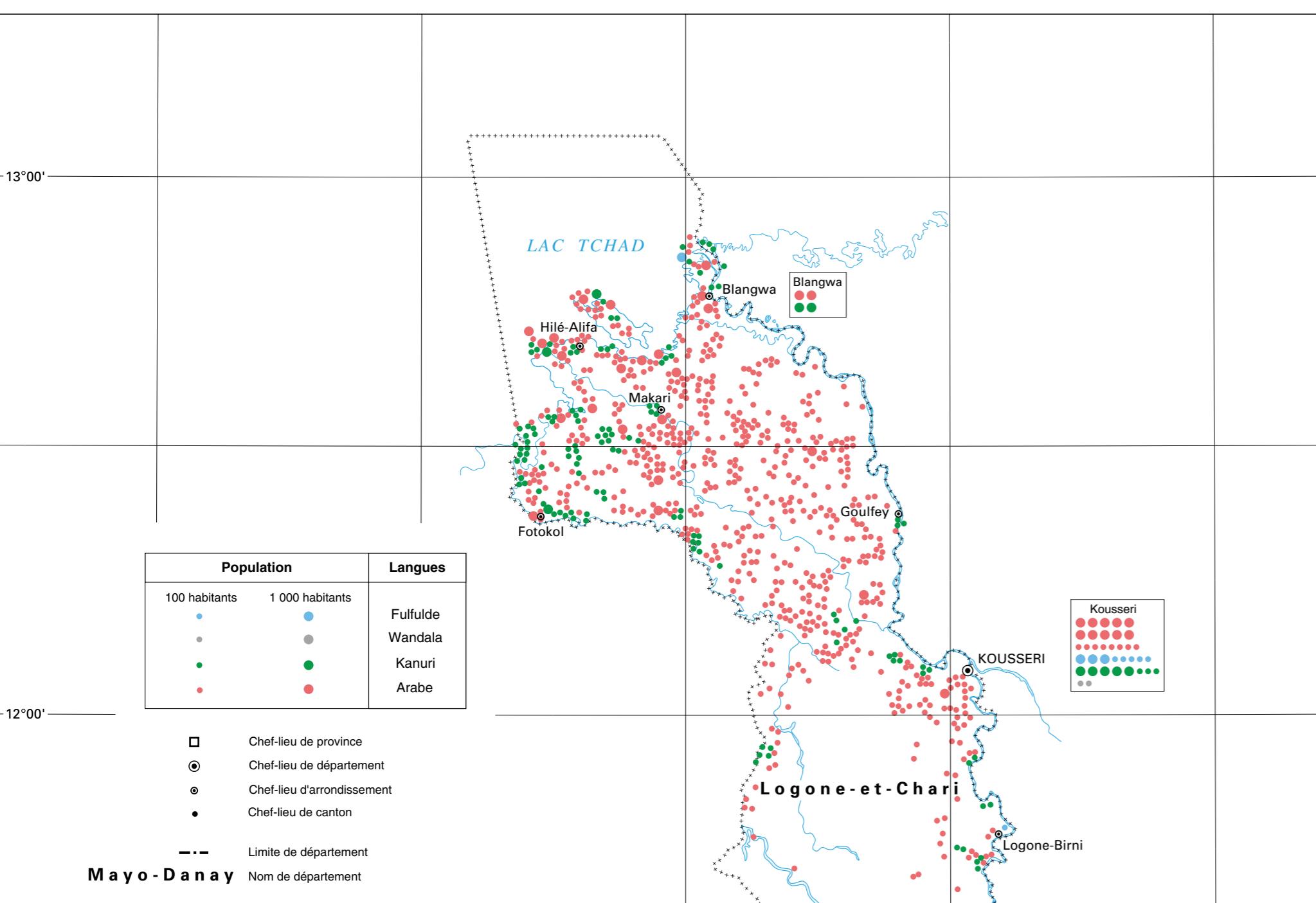
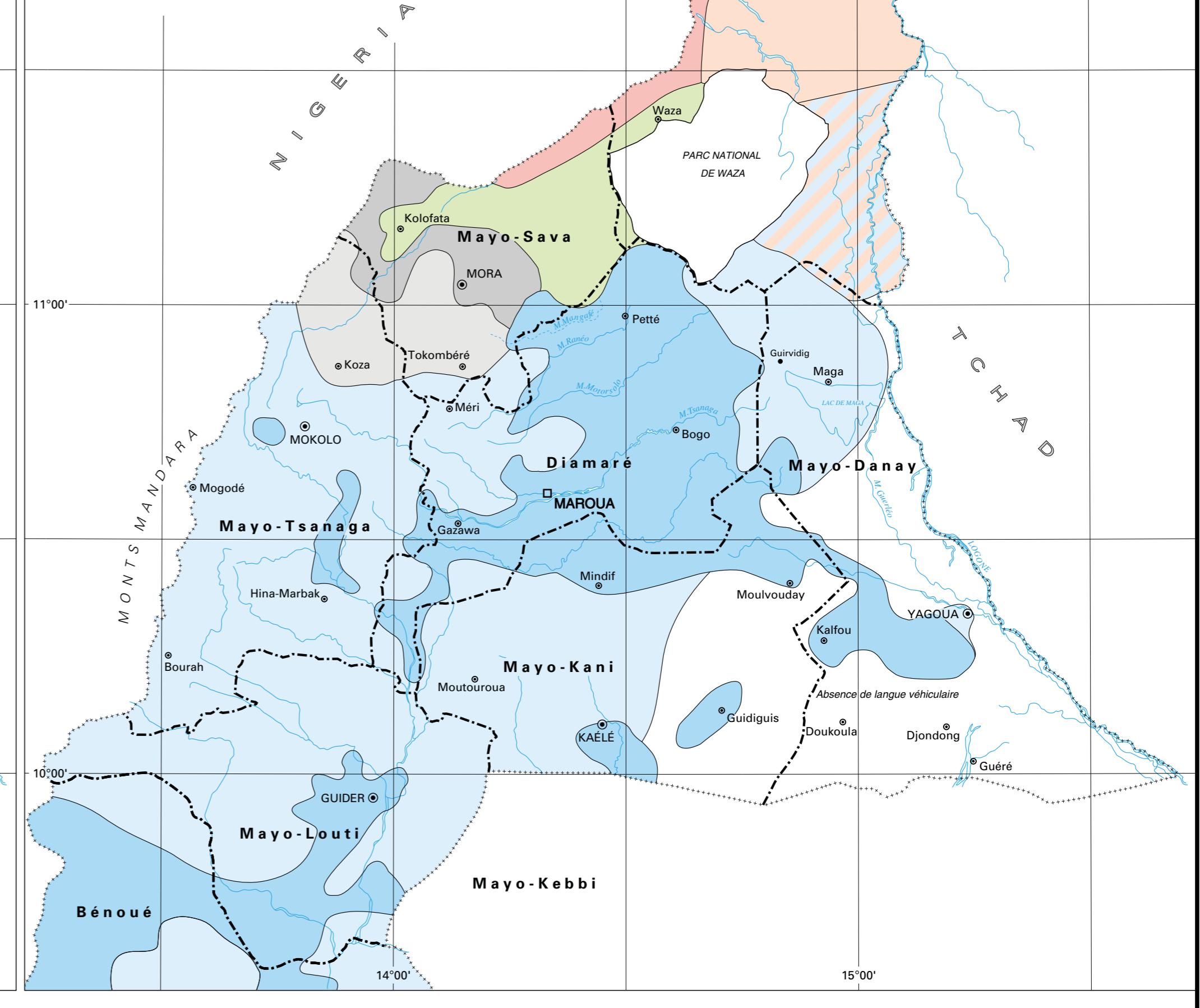
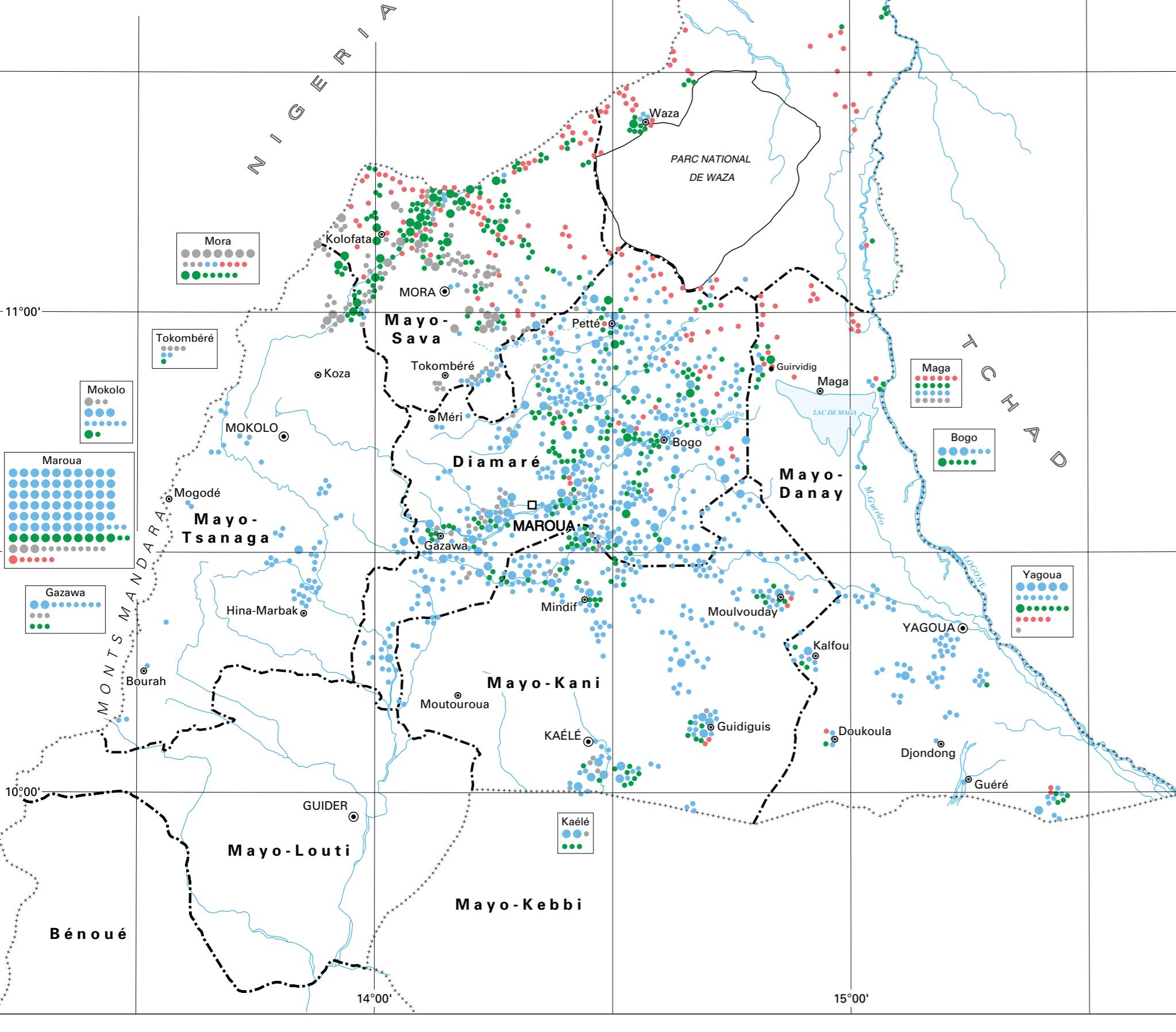
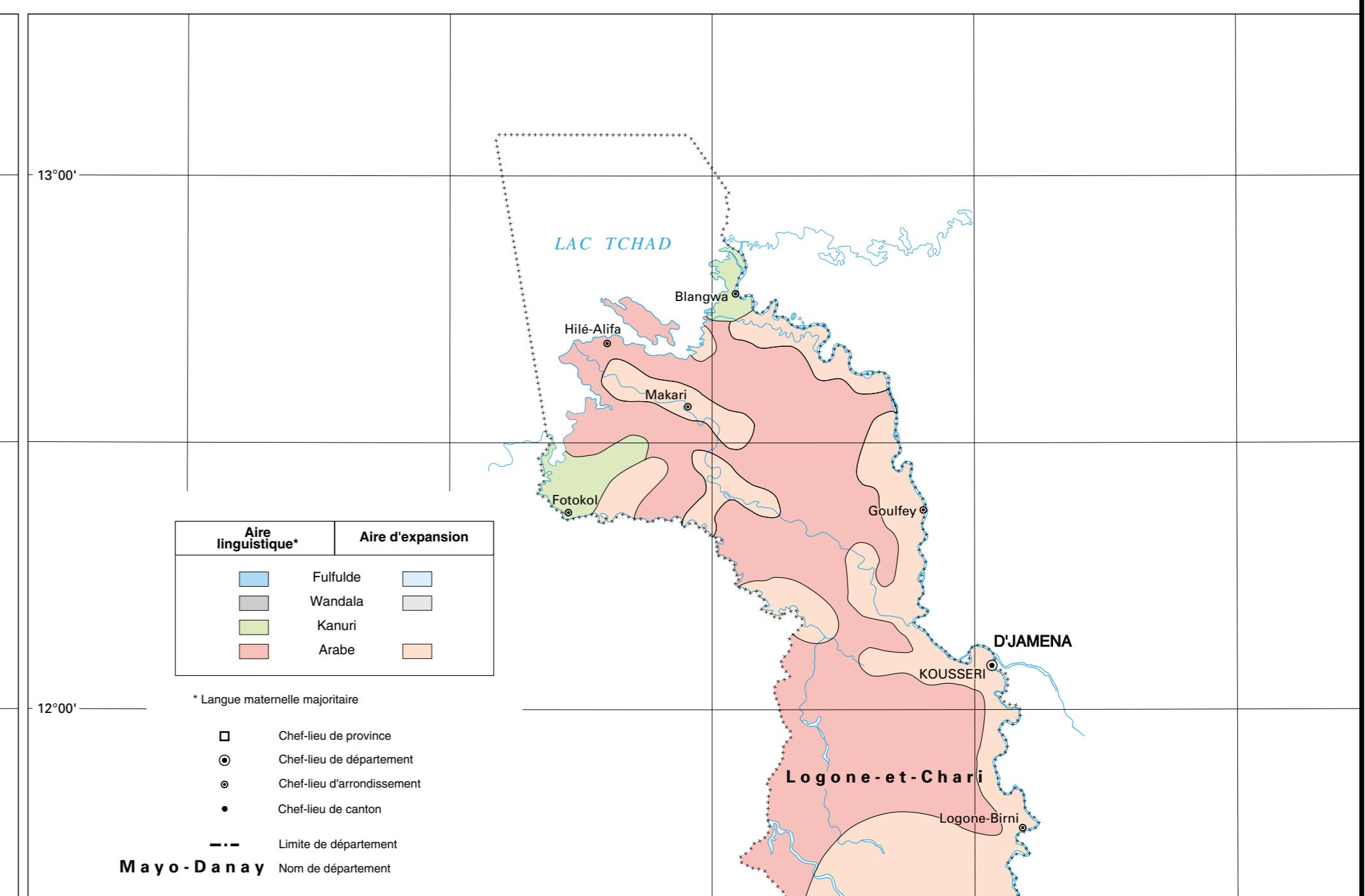
LES LANGUES MATERNELLES : nombre de locuteurs**LES LANGUES VÉHICULAIRES : aires d'influence**

Planche 11

Contrairement aux autres provinces, les différences entre les sexes sont très accentuées dans le Nord en ce qui concerne la scolarisation (deux fois plus de garçons que de filles sont scolarisés). En revanche, l'analphabétisme touche aussi bien les hommes que les femmes (82,6 % contre 94,2 %).

De même, l'opposition entre milieu citadin et milieu rural est très nette dans le Nord, alors que dans les autres provinces, ce sont plus les taux d'analphabétisme qui varient selon le milieu que les taux de scolarisation. Cela dénote des stades de développement scolaire différents : la scolarisation touche d'abord les populations citadines et masculines.

Situation dans les différents départements de l'Extrême-Nord

En 1976, de tous les départements de l'Extrême-Nord (tabl. IV), celui du Margui-Wandala (divisé depuis en Mayo-Tsanaga et Mayo-Sava) présente le taux de scolarisation le plus faible (11,9 %).

Les différences y sont très nettes entre le milieu citadin et le milieu rural (54,3 % contre 11,1 %) de même que dans le Logone-et-Char (48,6 % contre 15,5 %). C'est en milieu rural que les différences entre les sexes sont le plus prononcées. Ainsi dans le Mayo-Danay 34,4 % de garçons contre 7,2 % de filles sont scolarisés.

Des taux de scolarisation et d'analphabétisme par arrondissements (tabl. V et fig. 6, 7), on peut retenir que :

- les régions mundang et tupuri (arr. de Kaélé et de Kar-Hay) se détachent nettement de tout le reste (plus de 30 % de scolarisés, moins de 80 % d'analphabètes) alors que les zones de montagne (Mokolo, Mora, Méri) et les plaines rurales islamisées (Mindif, Bogo, Makari) sont très peu avancées (entre 16 et 10 % de scolarisés, plus de 90 % d'analphabètes) ;
- rappelons que dans le Logone-et-Char et dans le Mayo-Danay, les différences sont très fortes entre milieu rural et milieu urbain. Hors les villes (Kousseri, Yagoua), les chiffres seraient certainement beaucoup plus faibles qu'ils ne paraissent dans leur globalité.

TABLEAU IV
Taux de scolarisation et d'analphabétisme
Synthèse par département
Variations selon les sexes et l'habitat

	Diamaré	Scolarisation			Analphabétisme		
		masc.	fém.	ensemble	masc.	fém.	ensemble
Diamaré	total	32,4	14,8	24,0	82,3	94,7	88,8
	urbain	47,2	33,4	40,6	73,1	89,0	81,3
	rural	29,4	11,1	20,6	84,5	96,0	90,5
Mayo-Danay	total	36,4	9,6	23,7	78,4	96,2	87,6
	urbain	62,3	43,4	53,7	59,0	83,8	71,1
	rural	34,4	7,2	21,5	79,9	97,1	88,9
Logone-et-Char	total	22,3	15,8	19,3	89,2	94,7	91,9
	urbain	54,4	42,5	48,6	68,8	84,0	76,2
	rural	18,4	12,1	15,5	91,8	96,0	93,9
Margui-Wandala	total	15,7	7,7	11,9	90,6	96,9	94,0
	urbain	62,2	45,1	54,3	57,7	81,5	70,1
	rural	14,7	7,0	11,1	91,3	97,2	94,4

Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

TABLEAU V
Taux de scolarisation et d'analphabétisme par arrondissement

	Diamaré	Scolarisation		Analphabétisme	
		masc.	fém.	ensemble	masc.
Bogo	15,9			96,4	
Kaélé	35,7			80,4	
Maroua	21,7			89,9	
Méri	11,8			92,3	
Mindif	14,5			92,6	
Mayo-Danay					
Kar-Hay	30,4			82,6	
Yagoua	20,4			89,4	
Logone-et-Char					
Kousseri	29,6			87,4	
Makari	14,3			94,4	
Margui-Wandala					
Mokolo	11,9			94,0	
Mora	12,0			93,9	

Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

Degrés de pénétration du français

Ces données corroborent ce que l'on sait généralement des variations de la pénétration du français :

- selon les régions : le Nord du Cameroun est très en retard par rapport au Sud;
- selon l'âge : les jeunes générations, plus scolarisées, parlent davantage le français;
- selon le sexe : les garçons maîtrisent davantage le français que les filles, phénomène particulièrement marqué en milieu rural;
- selon le milieu : dans les villes, le mélange des populations, le contact avec les centres administratifs, la variété et l'importance des infrastructures scolaires, font que le niveau scolaire est meilleur et que le français est davantage utilisé;
- selon des facteurs ethniques et religieux : certaines populations comme les Tupuri, les Mundang ou les Mada, sont plus ouvertes à l'enseignement scolaire et à la pratique du français. Elles ont été touchées depuis longtemps par l'action des missionnaires.

L'enquête de 1987 sur les riziculteurs de Maga va dans le même sens (tabl. VI). Elle met en évidence de grandes différencences selon l'origine ethnique quant à la scolarisation et à la connaissance du français. Les populations les plus scolarisées (plus de 20 %) sont les Tupuri et « divers » : ce sont eux qui parlent le plus le français (entre 47 et 43 %). Les moins scolarisées (moins de 5 %) sont les Arabes, les Kanuri et les Bege; ce sont eux qui connaissent le moins le français (moins de 10 %).

Place des langues dans le développement

Pour conclure sur la dynamique des langues, nous donnerons quelques éléments de réponse à des questions de politique linguistique.

Diversité et richesse du patrimoine

La langue est partie intégrante de la culture d'une population, au sens fort, car si la langue disparaît, la culture ne tarde pas à se désintégrer comme on le constate aujourd'hui chez les Zunaya ou les Mbazla (Baldamu). Les populations qui adoptent le fulfulé, l'arabe ou le wandala comme langue première changent en même temps de mode de vie, de religion, en reniant leurs anciennes valeurs, leur histoire, l'essentiel de leur identité.

La grande diversité linguistique de l'Extrême-Nord témoigne et fait partie de la richesse culturelle de cette région. Conceptions du monde, rapports sociaux, histoire, perception du milieu naturel, techniques de production, tout passe à travers la langue. Face à cette réalité, la tâche première des linguistes et des anthropologues est d'inventorier, de décrire, de comparer les langues et les traditions orales. Dans cette perspective, toutes les populations, toutes les langues ont la même importance et valent d'être étudiées. La tâche est immense et urgente car nombre de « petites » langues sont condamnées à brève échéance.

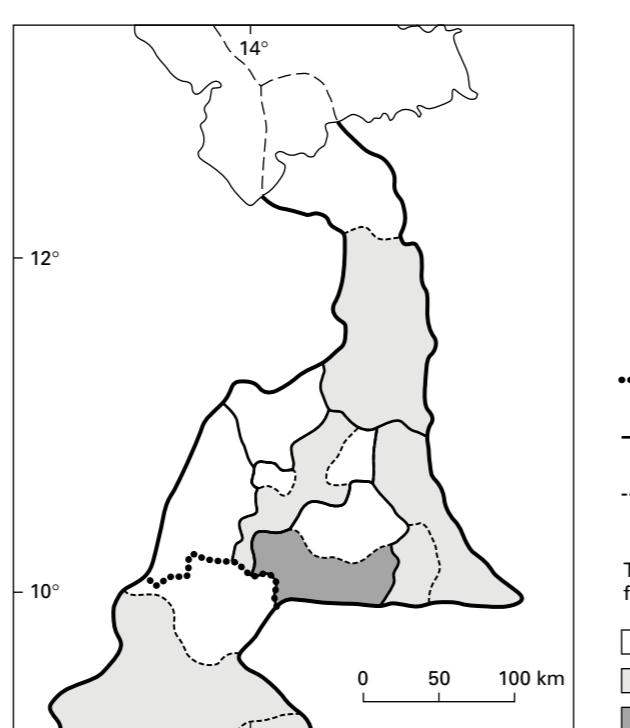


FIGURE 6
Taux de scolarisations des enfants de 6 à 14 ans
Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

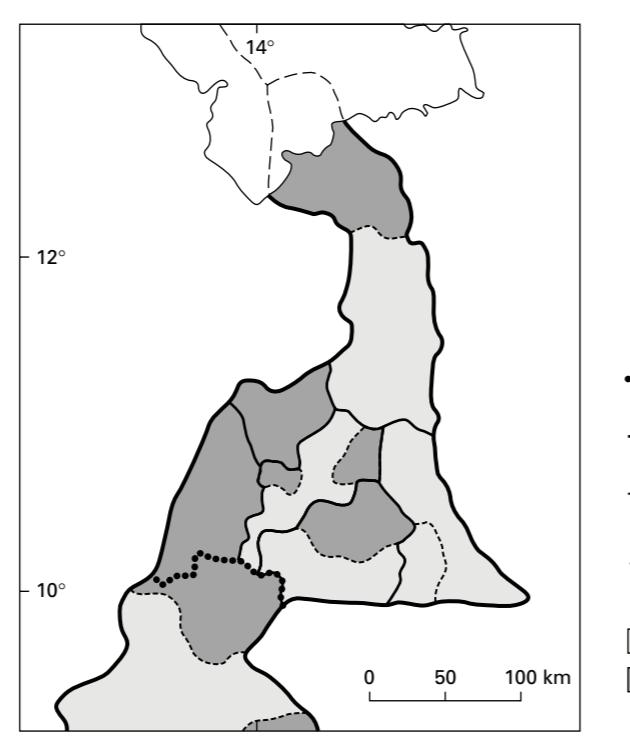


FIGURE 7
Taux d'analphabétisme des enfants de 10 ans et plus.
Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

Reste enfin l'enseignement du français. Il gagnerait beaucoup à tenir compte de la réalité linguistique environnante. Pour ce faire, il conviendrait d'étudier le français tel qu'il s'écrit et se parle dans la région et de le décrire pour lui-même, comme toute autre langue, et non pas seulement pour ses « particularismes » phonétiques, syntaxiques ou lexicaux, ses « écarts » par rapport à la norme d'un idéal français standard.

Les rapports entre langues vernaculaires, véhiculaires et officielles sont, on l'a vu, très divers selon les régions et les ethnies en contact et très fluctuants. Chaque cas est un cas particulier. Cependant, en nous fondant sur les données du recensement en matière de scolarisation et sur les résultats de notre enquête à Maga, nous pouvons proposer des seuils quantitatifs et des principes pour guider le choix entre ces trois types de langues dans des projets d'alphanumerisation et de formation d'adultes.

Français :

- taux de scolarisation supérieur à 35 %
- taux d'analphabétisme inférieur à 80 %

Langue véhiculaire :

- taux de scolarisation inférieur à 30 %
- taux d'analphabétisme supérieur à 85 %
- langue véhiculaire maîtrisée par plus de 60 % de la population

Langue vernaculaire :

- taux de scolarisation inférieur à 30 %
- taux d'analphabétisme supérieur à 85 %
- langue véhiculaire maîtrisée par moins de 50 % de la population
- groupe homogène et numériquement important
- études linguistiques avancées, documents didactiques disponibles.

Cette grille ne saurait être appliquée qu'à des situations bien définies (canton par canton, langue par langue) en tenant compte des données du dernier recensement (cf. carte des taux de scolarisation par canton en 1986 dans *L'enseignement*).

On notera enfin que certaines langues bénéficient d'un système d'écriture standardisé (correspondant aux normes de l'alphabet des langues camerounaises) et de manuels didactiques (livrets d'alphanumerisation et de postalphanumerisation). Ces manuels ont été élaborés généralement par des missions (catholiques et protestantes) qui ont développé, par ailleurs, toute une littérature religieuse (dont l'inventaire reste à faire). Ces opérations sont parfois relayées, mais trop rarement, par des organismes de développement, tels que la Semry ou la Sodecoton.

État des recherches

L'examen de la bibliographie montre que certaines langues ont été relativement bien étudiées : arabe, fulfulde, kanuri, hausa, parakwa, wuzlam, mafa, zalgwa, mofu-gudur, giziga-nord, gude, munjuk, masa, dzepaw, tupuri. Sur d'autres on ne dispose que d'esquisses descriptives : yedina, lagwan, wandala, galvaxdaxa, giziga-sud, psikye. Enfin, des listes de mots, utiles aux comparatistes, ont été publiées, notamment par J. Lukas et J. MOUCHET, à partir des années trente.

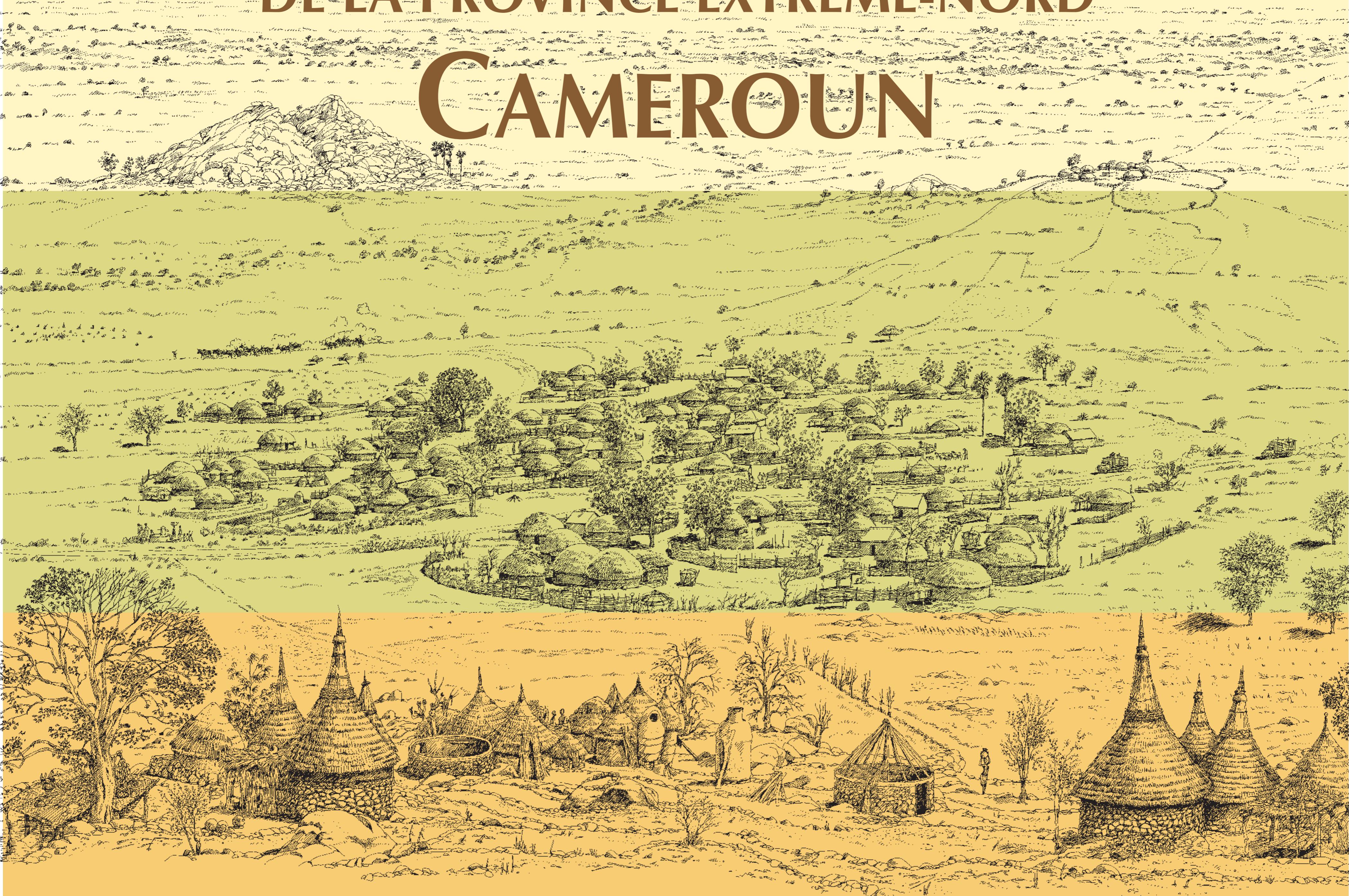
Il existe une *Bibliographie des langues camerounaises* publiée par D. BARRETEAU, E. NGANTCHUI et T. SCRUGGS (1993). Nous nous limiterons donc à dresser ci-dessous la liste des principales bibliographies ou ouvrages de référence disponibles sur l'aire linguistique qui nous concerne ici et les études mentionnées dans le texte.

Annexe : extrait des listes comparatives

À titre d'exemple, voici les formes des items œuf, nuit, deux et main dans les 58 langues tchadiques parlées au Cameroun et les jugements de cognition formulés par l'attribution d'un même indice d'identité aux formes rattachables, selon nous, à un même étyphon.

ŒUF	NUIT	DEUX	MAIN
1. hausa	2 kwây	9 dârée	2 býú
2. gwata	2 kwâlé	5 tûkú(cé)	3 kpé
3. njanyi	2 kûrâñi	1 vâdâ	3 gâsk
4. gude	1 pâlî(n)	1 vâdâ	2 bâré
5. jîmjmân	1 ?azlî(n)	1 vâdâ(n)	3 bîk
6. zîzilîwakan	1 ?yââzâ(n)	1 vâdî	1 sâl
7. slarwa	1 ?alyé	1 vâdâkâ	1 sôdorú
8. tsuvan	1 ?azlî	1 vâdâ	1 hâlâ
9. hya	1 yîslé	1 fâsi	3 bâgâ
10. bana	1 shîslí	1 vâdî	3 bak
11. psikye	1 shâslé	1 vâdî	3 bâk
12. mabas	1 shâslí	1 ârvîdâk	6 hés
13. xâdi	1 shâslî(k)	1 râvîdîk	6 hîs
14. gôvoko	1 slosî	1 vâdî	6 hârâ
15. golvaxdaxa	1 shîlyâ	1 avâda	3 bùwâ
16. wandala	1 shâlyâ	1 vâdîyâ	3 bùwâ
17. parâkwa	1 shâslé	1 vâdâ(k)	1 sârâ
18. mataf	1 shâ		

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN



ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

République du Cameroun
MINREST MINISTÈRE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
INC INSTITUT NATIONAL
DE CARTOGRAPHIE

Paris, 2000

Éditions de l'IRD
INSTITUT DE RECHERCHE
POUR LE DÉVELOPPEMENT

Coordination des travaux

Christian SEIGNOBOS
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier Ivébi-MANDJEK
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine CHAUVIAT, Michel DANARD, Éric OPIGEZ (LCA)

avec la participation de
S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Manya, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d'information géographique Savane de l'IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de
Pierre PELTRE
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

avec la collaboration de

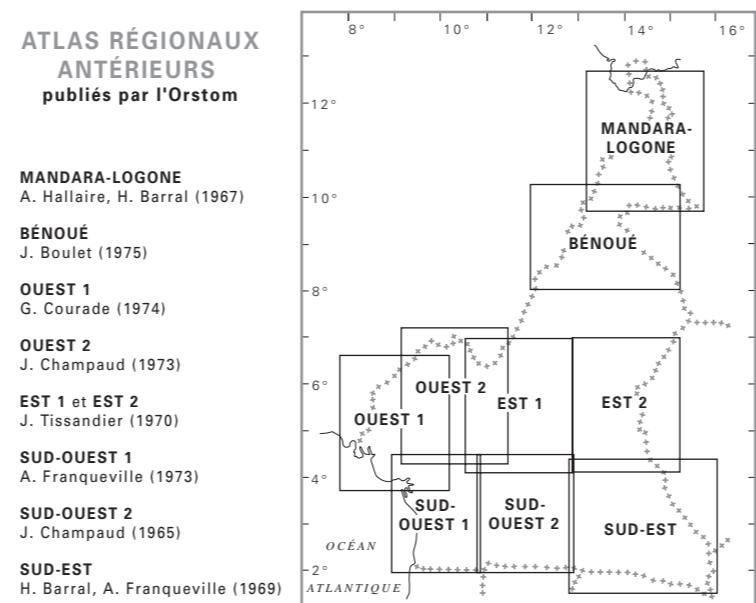
Paul MOBY-ÉTIA
Directeur de l'Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture
Christian et Fabien SEIGNOBOS

Secrétariat d'édition
Marie-Odile CHARVET RICHTER

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l'échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureau, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.



Le code de la propriété intellectuelle (loi du 1^{er} juillet 1992) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon possible des peines prévues au titre III de la loi précitée.